

1^{ère} conférence

Pourquoi l'Eglise dit-elle que la « procréation médicalement assistée » offense la dignité des personnes ?

le 17 octobre 1993

Les sujets de cette année (je dis cela pour ceux qui suivent ces conférences depuis déjà un certain temps... puisque nous avons commencé il y a 24 ans¹) sont des sujets particulièrement difficiles et débattus. Si donc vous avez des questions précises, n'hésitez pas à les poser. Ces conférences de « pédagogie familiale » se font désormais dans un milieu familial : famille religieuse, famille chrétienne, cela se tient, et le désir profond de la Communauté Saint-Jean est de développer et d'approfondir ces liens de famille tels que Jésus et Marie les ont voulus.

Le sujet d'aujourd'hui est très délicat, je le sais, il me faut de l'audace pour l'aborder. Il n'y aura pas de discussion à la fin ; mais si vous avez des questions, de *vraies* questions, notez-les, et nous y reviendrons. Parce qu'on n'a pas le droit, aujourd'hui, de ne pas aller jusqu'au bout de cet enseignement de l'Eglise ; c'est trop important. Et on subit de multiples influences dans ce domaine. Malheureusement tous les médecins ne sont pas comme certains médecins chrétiens que je connais, qui veulent comprendre et aller jusqu'au bout de ce que représente l'enseignement de l'Eglise. Si l'Eglise met une barrière à la P.M.A., ce n'est pas du tout pour ennuyer la famille. L'Eglise a toujours été pour soutenir les familles nombreuses, à tel point qu'à un moment donné, « famille chrétienne » et « famille nombreuse » étaient synonymes. (J'appartiens moi-même à une famille nombreuse, mais de ce temps là c'était plus facile...)

Si l'Eglise déclare que la P.M.A. « offense la dignité des personnes »^{1 bis}, alors que cette invention médicale est assez extraordinaire, ce n'est pas pour rien. Au moment de la découverte de la fameuse pilule, un ami qui enseignait à la Faculté des sciences de Paris m'avait dit que du point de vue scientifique c'était une invention assez extraordinaire, mais que l'humanité était incapable d'en user d'une façon qui soit selon la sagesse, et que cela pouvait avoir des conséquences désastreuses. C'était un médecin et un savant chrétien qui me disait cela, mais il ne le disait pas en tant que chrétien, il le disait en tant qu'homme, en tant que père de famille, parce qu'il savait bien qu'on se précipiterait là-dessus pour se débarrasser de ses responsabilités. Et le jour où *l'homme et la femme abdiquent* leurs responsabilités pour la seule joie de se retrouver — ou plutôt la jouissance —, c'est la fin d'une civilisation, tout le monde le sait. Une civilisation ne se construit que dans un

¹ Le premier cycle de conférences (1970-71) a paru en 1972 sous le titre *Questions disputées* (éd. Beauchesne) et a été réédité en 1998 sous le titre *Liberté, Vérité, Amour* (éd. Fayard, Collection « Aletheia »).

^{1 bis} Cf. *Catéchisme de l'Eglise catholique*, n° 2377.

effort personnel constant pour monter toujours, pour aller toujours plus loin ; et le jour où on enlève les digues, c'est fini.

Cette nouvelle découverte, celle de la P.M.A. (je n'en parle pas, parce que d'autres sont beaucoup plus compétents que moi pour en parler), est sûrement, du point de vue scientifique, quelque chose d'assez extraordinaire. La connaissance qu'on a de l'embryon, depuis quelques années, est une chose merveilleuse. Je crois que si on regarde cela attentivement, on ne peut plus dire que le monde vient du hasard — à moins vraiment d'avoir un *a priori* tel qu'on n'ait plus aucune capacité d'admiration. Chaque fois qu'on regarde cela, en sachant que chacun d'entre nous est passé par là, on ne peut qu'être dans l'admiration. Dieu a voulu que chacun de nous commence sa vie dans ces « catacombes » biologiques, des catacombes extraordinaires. Heureusement que notre mère nous aimait dans cette petitesse et nous respectait dans cette petitesse, parce que nous étions entièrement remis à elle, dépendants d'elle... Et quand on suit le mouvement de ce développement de l'embryon, on voit comment tout a été pensé par la sagesse de Dieu, et que c'est peut-être là qu'on touche la sagesse de Dieu de la manière la plus sensible pour nous, la plus visible. Comme le dit le psaume : « Tu m'as tissé dans le sein de ma mère »². Et c'est vrai, c'est Dieu qui, en réalité, est source ultime de ce développement, dans sa sagesse ; mais il a voulu qu'un être humain coopère, et c'est peut-être cela que nous devons le plus rappeler au point de départ de ce que nous allons voir : que, parmi toutes les activités humaines, il y a deux grandes activités qui sont sacrées (c'est-à-dire qui ne sont plus seulement d'ordre moral, qui touchent notre lien immédiat avec Dieu). Ce sont d'une part l'activité de l'intelligence humaine en tant qu'elle est capable de découvrir l'existence de Dieu, et d'autre part la procréation. Je dis bien « intelligence » et non pas « raison ». Ne les séparons pas, mais distinguons-les. Certes, mon intelligence raisonne, mais mon intelligence est plus que sa capacité de raisonner, parce que tout raisonnement repose sur un point de départ qui, lui, n'est pas donné comme une conclusion, n'est pas le fruit d'un raisonnement. C'est soit l'expérience, soit quelque chose de beaucoup plus profond : la saisie d'un principe, de quelque chose de premier. Mon intelligence par elle-même peut atteindre l'existence de Dieu et dire : « Dieu existe ». Cela a été affirmé par tous les Pères de l'Eglise et par les grands théologiens ; c'est surtout à partir de Luther (mais cela avait déjà été dit avant lui) qu'on a prétendu que l'intelligence humaine est incapable d'atteindre l'existence de Dieu. L'intelligence, par le fait même, est comme entièrement livrée à elle-même ; elle n'a plus cette finalité qui lui était propre, de pouvoir découvrir l'existence d'un Etre premier que les traditions religieuses appellent Dieu.

Mon intelligence, parce qu'elle est capable de découvrir l'existence de Dieu, a quelque chose de sacré. Je ne peux donc pas faire de mon intelligence n'importe quoi ; elle est faite pour la recherche de la vérité.

A l'autre extrême de ma vie humaine, il y a l'alliance avec Dieu dans la procréation. Je rappelle cela tout de suite parce que si on ne voit pas cela, on ne comprend plus rien à l'enseignement de l'Eglise au sujet de la procréation. On dit : « De quoi l'Eglise s'occupe-t-elle ? Cela ne la regarde pas ! C'est l'amour humain, personnel, de l'homme et de la femme. Or l'Eglise est dirigée par des moines ou des célibataires qui donc, normalement, n'ont aucune expérience de cela ; et c'est eux qui imposent cela aux autres ! ». N'est-ce pas ce que Jésus lui-même dit ? « A vous aussi, légistes, malheur, parce que vous chargez les hommes de fardeaux difficiles à porter, et vous-mêmes ne touchez pas à ces fardeaux d'un seul de vos doigts ! »³. Chaque fois que je lis cela, j'ai un frisson dans le dos, j'ai toujours peur d'être un docteur de la Loi... Le docteur de la Loi, le Pharisien, n'est pas au service des autres. Le théologien, lui, est un serviteur ; et le Pape est « le serviteur des serviteurs ».

Il faut donc comprendre que l'Eglise a la mission de conduire l'homme au salut. C'est sa grande mission, qui est la mission même de Jésus. L'Eglise n'a pas comme mission d'être à la pointe du progrès scientifique et

² Ps 139, 13.

³ Lc 11, 46.

technique. Sa mission est de rappeler constamment que l'homme est à l'image de Dieu et à sa ressemblance⁴, et que l'homme a été racheté par Jésus, par le sang de la Croix, et qu'il est fait pour la vision béatifique, le bonheur de l'éternité. Voilà la mission de l'Eglise. Et à cause de cela, l'Eglise rappelle que l'homme ne peut pas faire n'importe quoi ; et que la science, si intéressante soit-elle, si étonnante soit-elle dans ses inventions, si pénétrante soit-elle dans son regard, ne peut pas être la règle, la mesure, de l'activité humaine, puisque la science (et la technique à sa suite) est le fruit d'une activité de l'homme. L'homme est plus grand que la science, l'homme est plus grand que la technique, et donc il ne peut pas être mesuré par la science et la technique ; il a en lui quelque chose de plus : créé à l'image de Dieu, il a en lui l'esprit. Et son esprit est capable de découvrir la vérité, et son cœur — j'entends par là sa volonté spirituelle — est capable d'aimer, et d'aimer vraiment une personne humaine. Sa dignité humaine est dans cette recherche de la vérité et dans cette capacité d'aimer un autre, d'aimer quelqu'un de son choix, d'aimer un ami (une amie), d'aimer celui que Dieu a mis sur sa route et qu'il a choisi pour être son époux (son épouse) ou tout simplement son ami. Il est très important de se rappeler cela. Si on ne voit pas cela on dit : « L'Eglise exagère ; elle recommence ce qu'elle a fait pour Galilée (j'ai entendu cela), elle a peur des nouvelles inventions ». Non, l'Eglise n'a pas peur des nouvelles inventions (si le Pape avait peur des nouvelles inventions, il ne prendrait pas si souvent l'avion !), mais l'Eglise a peur que ces inventions deviennent nos idoles modernes, que le progrès de la science devienne une idole pour nous et qu'au lieu d'user humainement de la science et de la technique on en use d'une manière fausse.

Venons-en à notre sujet. Il faudrait relire, pour bien se rappeler la doctrine de l'Eglise, ce que l'Eglise elle-même nous dit au sujet de la fécondation artificielle homologue. Citons simplement ce point de départ : « L'enseignement de l'Eglise sur le mariage et la procréation humaine affirme “ le lien indissoluble que Dieu a voulu, et que l'homme ne peut rompre de sa propre initiative, entre les deux significations de l'acte conjugal, union et procréation [union affective et réelle, spirituelle et sensible et corporelle, et le fruit de cette union la fécondité, la procréation]. En fait, par sa structure intime, l'acte conjugal, unissant les époux par un lien très profond, les rend aptes à la génération de nouvelles vies, selon les lois inscrites dans l'être même de l'homme et de la femme. ” Ce principe fondé sur la nature du mariage et la connexion intime de ses biens entraîne des conséquences bien connues sur le plan de la paternité et de la maternité responsables : “ C'est en sauvegardant les deux aspects essentiels, union et procréation, que l'acte conjugal conserve intégralement le sens d'amour mutuel et véritable, et son ordination à la très haute vocation de l'homme à la paternité ” »⁵. Et un peu plus loin (nous ne pouvons pas tout citer ici) : « La fécondation homologue *in vitro* est-elle moralement licite ? La réponse à cette question est strictement dépendante des principes qui viennent d'être rappelés [que la fécondation ne peut pas être séparée de l'union]. Assurément on ne peut pas ignorer les légitimes aspirations des époux stériles ; pour certains le recours à la FIVETE homologue semble l'unique moyen d'obtenir un enfant sincèrement désiré : on se demande si, dans ces situations, la globalité de la vie conjugale ne suffit pas à assurer la dignité qui convient à la procréation humaine. On reconnaît que la FIVETE ne peut certainement pas suppléer à l'absence des rapport conjugaux et ne peut pas être préférée, vus les risques qui peuvent se produire pour l'enfant et les désagréments de la procédure, aux actes spécifiques de l'union conjugale. Mais on se demande également si, dans l'impossibilité de remédier autrement à la stérilité, cause de souffrance, la fécondation homologue *in vitro* ne peut pas constituer une aide, sinon même une thérapie, dont la licéité morale pourrait être admise »⁶.

Le problème est très bien posé. Avoir un enfant est bien le désir le plus foncier d'une épouse. Or avoir un enfant implique cette coopération si intime de l'époux et de l'épouse, coopération dont le fruit est l'enfant. Un foyer sans enfant, quand il ne peut pas y avoir d'enfant en raison de certains obstacles, comme c'est dur ! Alors, cette possibilité d'avoir un enfant par l'intermédiaire d'une certaine technique au service de la fécondité, donc au

⁴ Gn 1, 26.

⁵ *Le don de la vie* (Instruction de la Congrégation pour la doctrine de la foi), Cerf 1987, p. 36. Citation de *Humanae vitae*, 12.

⁶ *Op. cit.*, pp. 39-40.

service de l'enfant qui va naître, n'est-ce pas légitime ? On comprend que ce soit terriblement séduisant pour ceux qui ne peuvent pas avoir d'enfants autrement, d'autant plus que l'Eglise a toujours été pour les enfants, pour la fécondité dans le mariage. Même à propos de la pilule, l'Eglise rappelle l'importance de cette fécondité de l'acte conjugal, elle soutient qu'on ne peut pas arrêter le développement d'un fruit normal, conséquence de l'union de l'époux et de l'épouse dans leur amour. On dira donc : « L'Eglise, si elle est logique avec elle-même, doit reconnaître que s'il y a une possibilité d'avoir un enfant, il faut mettre en œuvre cette possibilité... ».

L'Eglise a longtemps réfléchi sur ce problème. Il y a presque dix ans, un médecin que je connaissais bien m'avait dit : « Nous allons vers des problèmes extrêmement difficiles, il faut que l'Eglise prenne conscience de cela » ; et il m'avait demandé de communiquer à Rome toute une série de questions, de cas particuliers qu'un médecin chrétien avait rencontrés, car il voulait que Rome prenne conscience de cela. Il y a sûrement eu beaucoup de démarches comme celle-là, et Rome s'est trouvée comme obligée de répondre et d'aller jusqu'au bout de ce regard maternel dans la lumière de la sagesse du Christ.

C'est cela que nous devons essayer de comprendre. Au delà de la fécondité, il y a l'amour conjugal des parents. Et c'est là qu'on découvre la logique profonde de l'Eglise. L'Eglise a toujours considéré que le lien conjugal pouvait être source de fécondité et que l'homme n'avait pas le *dominium*, le pouvoir, d'arrêter cela parce qu'il touchait alors à quelque chose de radical, de fondamental dans la nature humaine : l'alliance de Dieu avec l'homme et la femme, qui est l'alliance première. L'Eglise a rappelé cela constamment — il y a une continuité dans les affirmations de l'Eglise, malgré les pressions. Elle a rappelé que la fécondité provient de l'amour et qu'il fallait distinguer *fécondité* et *efficacité*. La fécondité est liée à une source de vie, et cette source de vie provient du don réciproque d'amour de l'homme et de la femme, elle provient de cette union ; même quand il n'y a pas d'amour, hélas, il y a la fécondité. Maintenant l'Eglise se trouve devant un autre problème : que doit-on faire passer devant ? la fécondité ? Doit-on la regarder pour elle-même et en elle-même, en disant que si la science et la technique permettent d'intervenir d'une manière efficace, c'est légitime ? La question est de savoir jusqu'où va le *dominium*, le pouvoir de l'homme, sur la vie. Fondamentalement, cela se ramène au problème philosophique et théologique : la vie humaine est-elle remise entre les mains de l'homme ? ou est-ce Dieu qui est le maître de la vie et de la mort ? C'est le grand problème devant lequel on se trouve aujourd'hui.

Je parle ici à des croyants, à des chrétiens, c'est-à-dire à ceux qui reconnaissent qu'il y a une alliance avec Dieu au niveau de la fécondité, au niveau de l'amour conjugal, et que c'est Dieu qui est le maître de cette vie nouvelle à travers la fécondité de l'homme et de la femme. L'Eglise a longuement réfléchi sur ce problème en consultant des savants et des médecins, et on comprend que l'Eglise ait longuement réfléchi (il ne faut pas croire que c'est une décision brutale, prise « comme ça »). Peut-on intervenir dans un acte d'amour qui est l'acte d'amour le plus radical — je ne dis pas le plus parfait, mais le plus radical —, celui qui touche les fondements même de notre vie humaine.

Le vieux Philosophe, Aristote, disait déjà que l'acte de procréation, de génération, finalise notre vie végétative et la vie végétative de tous les animaux. Il est très important de se rappeler que la communication de la vie, la procréation, donne un sens plénier — c'est cela que veut dire « finalise » — à notre vie végétative. Autrement dit, l'homme, naturellement, est fait pour être père et la femme, naturellement, est faite pour être mère ; elle porte en elle, comme l'homme porte en lui, cet appel souterrain très fort ; et parce que cela les dépasse complètement ils ne savent pas ce qu'ils font, au sens fort. Je veux dire que, à la différence de la réalisation d'une œuvre d'art, à la différence d'un développement de l'intelligence, ou de la raison au niveau de la science, la procréation est quelque chose qui dépasse l'homme et la femme, quelque chose de plus grand qu'eux puisqu'ils deviennent sources d'une vie nouvelle, d'une vie qui va les rajeunir, comme le grain de blé produit tous les autres grains de blé. L'avantage du grain de blé, c'est qu'il ne pense pas ! Mais c'est tellement fort, et tellement beau,

un grain de blé qui produit l'épi. Jésus lui-même donne cet exemple⁷. Cet acte de fécondation reste un mystère qu'on ne peut pas expliquer pleinement : on regarde les conditions, on regarde ce qui est nécessaire pour que cette fécondation puisse avoir lieu, mais on ne sait pas *ce qu'elle est* profondément, parce que pour cela il faudrait connaître parfaitement ce qu'est la vie. Le vivant est source de fécondité, et la vie parfaite est la vie humaine ; or la vie humaine, nous cherchons ce qu'elle est, nous découvrons de plus en plus toutes ses richesses, toute sa perfection, mais elle nous dépasse.

Le lien entre l'union conjugale et la fécondité est un lien naturel, mais un lien spirituel aussi, puisqu'il s'agit de l'homme et de la femme. Ils choisissent ce don et ils l'aiment ; c'est leur manière de s'exprimer mutuellement leur amour, de se donner l'un à l'autre, et en même temps, si Dieu le veut, c'est le moyen d'être source de vie, source d'un nouvel être qui est profondément lié à la source maternelle. C'est en effet la mère qui porte ce mystère, c'est elle qui le garde ; l'homme est beaucoup plus libre à l'égard de ce mystère, et s'il n'est pas très attentif il risque parfois de ne pas comprendre tout ce que cela implique, tandis que la mère porte ce mystère, elle le vit. Et c'est Dieu qui en est l'auteur principal, dans sa sagesse, puisque Dieu coopère à cette fécondité en créant l'âme humaine.

L'âme humaine de cet être nouveau vient directement de Dieu et est créée dans l'embryon. A quel moment est-elle créée ? On peut se le demander, on peut chercher. Ce qui est sûr, c'est que Dieu crée, à un moment donné, l'âme humaine ; soit au premier moment de la conception, soit un peu plus tard. Saint Thomas (je sais très bien qu'il n'avait pas du tout les connaissances que nous avons), dans son regard de théologien, n'hésite pas à dire que ce n'est pas au moment de la conception mais un peu plus tard, quand l'embryon est suffisamment formé. Aujourd'hui on a tendance à dire que c'est tout de suite, dès le premier instant... C'est très difficile à affirmer puisque, de fait, nous ne pouvons pas le constater. L'acte créateur de Dieu, l'acte qui crée l'âme, est un acte qui dépasse toute constatation humaine ; c'est un acte qui vient directement de Dieu, un acte où Dieu agit sans se servir d'aucun instrument, d'aucune médiation : il crée directement l'âme humaine.

L'acte de procréation implique donc une coopération avec Dieu, de sorte que l'homme ne peut pas dire qu'il en est le maître parfait. Certes, quand l'homme coopère avec Dieu, Dieu aime laisser à l'homme toutes les initiatives parce qu'il est un « ami » de l'homme. De fait, ce n'est pas Dieu qui prend l'initiative de la procréation, et Dieu n'a pas inventé un planning familial. Le jour du mariage, on ne vous a pas dit : « Vous aurez tant d'enfants, c'est Dieu qui vous le dit, vous devez les avoir ! ». Non. Dieu laisse à l'homme et à la femme, à l'époux et à l'épouse, les initiatives. C'est merveilleux, cela. On oublie trop combien Dieu nous aime, et combien Dieu fait confiance à l'homme et à la femme en leur laissant les initiatives et en répondant (sa réponse étant la création de l'âme).

Il faut donc toujours regarder cet acte comme lié à la sagesse de Dieu. Or s'il est lié à la sagesse de Dieu, nous ne pouvons pas le modifier comme nous le voulons.

Deuxième remarque, beaucoup plus intime d'une certaine manière, qui regarde l'amour de l'homme et de la femme. On sait très bien — nous avons tous cette expérience — que l'amour, comme l'acte créateur de Dieu, du reste, ne supporte pas les intermédiaires. Il y a des actes qui supportent les intermédiaires. Ainsi, quand on cherche, on aime demander conseil à ceux qui sont proches de nous et qui pourraient nous aider. On voit cela dans tous les romans et aussi dans la vie courante : quand un jeune homme commence à être attiré par une jeune fille qu'il connaît très peu, dont il ne connaît pas du tout le milieu, que fait-il ? il essaie de s'informer et a recours à des intermédiaires pour savoir un peu qui elle est et ce qu'elle pense de lui : c'est important ! Là on se sert d'intermédiaires ; mais cela, ce n'est pas l'amour : c'est l'intelligence qui cherche, ce sont les conseils (dans l'ordre du conseil on peut se servir d'intermédiaires). Mais une fois rassuré, le jeune homme en question veut voir seul cette personne qu'il aime. Nous avons tous senti ce besoin impératif de voir seule la personne que nous

⁷ Cf. Jn 12, 24 : « Si le grain de blé tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit ».

aimons. L'amour se vit à deux et dans l'intimité la plus grande : il ne supporte pas un regard extérieur. Le regard extérieur est insupportable. Léonard de Vinci, qui est un grand artiste et qui comprend la différence entre l'amour et l'art, dit que l'art prend des intermédiaires et des outils, mais que l'amour, l'amour humain, ne supporte pas cela.

On touche là la dignité de l'homme et de la femme. Leur dignité est du côté de la recherche de la vérité, mais elle est immédiatement donnée dans le don mutuel de l'amour, et un don direct. Dieu, dans sa sagesse, a voulu qu'il y ait ce don direct, sans aucun intermédiaire ; car dès qu'il y a un intermédiaire, l'amour n'est plus ce qu'il doit être. Rien n'est plus vulnérable que l'amour, c'est-à-dire rien ne rend notre cœur plus vulnérable que d'aimer. Lorsque nous aimons, nous sommes sensibles à quantité de choses qu'auparavant nous ne sentions pas ; nous ressentons même ce que l'autre peut éprouver à notre égard. Par exemple, nous sentons qu'il nous regarde d'une manière qui n'est pas tout à fait juste, qui est encore une recherche et qui n'est pas l'acte d'amour et le don. C'est là qu'on touche la dignité profonde de l'homme et de la femme : dans cet amour mutuel sans aucun intermédiaire. C'est un secret.

Tout acte d'amour est un secret, un secret que l'homme et la femme portent en eux ; et dès qu'on divulgue un secret, on tue l'amour. L'amour, quand il veut être total, quand il veut nous prendre entièrement, nous met dans l'*unité* avec l'autre, une unité d'amour : on est totalement donné. L'amour est extatique, il nous fait sortir de nous et aller vers l'autre ; et en même temps il nous rend capable de recevoir l'autre. Si l'amour est extatique et qu'il est mutuel, et qu'il implique cette coopération des deux, on comprend qu'il ne puisse y avoir aucun intermédiaire entre deux êtres qui s'aiment, parce que s'il y a un intermédiaire on arrête le mouvement extatique de l'amour et on empêche l'amour d'être ce qui nous rend capable de recevoir l'autre et de l'aimer. Voilà la raison la plus profonde pour laquelle il ne peut pas y avoir d'intermédiaire dans un amour total où on se donne tout entier selon son esprit et selon son cœur, et selon son corps et sa sensibilité.

C'est très important, parce que Dieu est Amour et que Dieu, dans sa sagesse, a voulu cette alliance entre l'homme et la femme. En voulant faire intervenir une médiation technique, médicale, ne brise-t-on pas l'amour dans ce qu'il a de plus vulnérable, de plus intime, de plus individuel et personnel ? En faisant intervenir un regard extérieur qui ne peut pas être intégré dans cet amour, ne fait-on pas intervenir un corps étranger qui brise cette unité si profonde — même si on ne le voit pas tout de suite ? Un ami qui s'intéresse beaucoup à cela du point de vue psychanalytique, et qui a fait son enquête, a constaté que constamment il y a comme un silence qui s'introduit ; mais un silence étranger, pas le silence du secret. En effet, il y a deux sortes de silence : il y a celui qui provient de l'amour et qui fortifie l'amour, et il peut y avoir aussi des silences extrinsèques à l'amour, et ceux-ci manifestent qu'il y a eu quelque chose qui n'était pas l'amour et qui vient le briser.

L'Eglise, dans sa sagesse, nous oblige à regarder très en face cette alliance avec Dieu, et veut nous faire comprendre que cette alliance avec Dieu est le fruit de la sagesse de Dieu. Dieu veut, dans sa sagesse, qu'il y ait entre l'homme et la femme cette si grande unité, cette unité si profonde qu'elle devient source d'un fruit commun qui est l'enfant ; cela reste un secret, et l'enfant est le fruit de ce secret, et il est là pour maintenir et rappeler cet amour si intense, si profond. Et même si, souvent, cela ne se réalise pas avec la même limpidité, la même conscience, c'est tout de même le regard de Dieu sur l'homme et la femme. C'est dit dès le point de départ de l'Écriture : Dieu les regarde dans cette unité et veut qu'il y ait entre eux cette unité pour qu'ils soient, à eux deux, source de fécondité. C'est cela que nous devons regarder en premier lieu.

Il y a un autre aspect, celui de la morale ; mais il est second, il n'est pas premier. La procréation est quelque chose de tellement grand qu'il faut aller jusque-là pour comprendre comment l'amour personnel de deux êtres ne supporte pas un regard étranger, une intervention extérieure. On pourra objecter : « N'y a-t-il pas alors une oblation en vue d'avoir un enfant ? On accepte que ce qu'il y a de plus sacré en nous, et de plus profond, soit un peu abîmé, un instant, et on le fait dans un esprit de sacrifice pour l'enfant ». C'est le sentiment de certains, cela m'a été dit. A cela je répons que nous n'avons pas le droit d'offrir ce que Dieu nous a donné ; c'est Dieu

qui nous a donné cet amour, et nous n'avons pas le droit de l'abîmer. Ce qu'il y a de premier dans le mariage, c'est l'amour de l'époux et de l'épouse, et cela on n'a pas le droit de l'abîmer. L'amour d'amitié conjugal est naturellement quelque chose de sacré, et par le sacrement c'est quelque chose qui est béni de Dieu ; nous devons donc toujours avoir cette référence.

Terminons en abordant la perspective de celui qui n'est pas croyant. C'est beaucoup plus délicat parce qu'à ce moment-là, la seule chose qu'on puisse regarder est le mystère de l'amour vu d'un point de vue humain. Mais même là, on peut comprendre (cela exige évidemment d'avoir un cœur et une volonté qui vont très loin, qui pénètrent très loin dans ce grand mystère de l'amour) qu'il y a là un absolu, dans la fidélité. Mais aujourd'hui, hélas, il faut bien le dire, il est très rare qu'on voie cet absolu dans le don d'amour et la fidélité. Car tout cela se tient : la fidélité dans l'amour conjugal provient d'un amour conjugal extraordinairement intense et fort qui s'inscrit dans le corps, dans la sensibilité des époux, quelque chose de si fort que c'est indissoluble ; quelque chose qui nous dépasse et que nous n'avons pas le droit de mesurer nous-mêmes ou d'altérer nous-mêmes, tant cela touche quelque chose d'intime dans notre volonté et notre intelligence humaines : la connaissance de l'autre, l'amour de l'autre pour lui même.

Si on accepte une réflexion profonde sur la grandeur de l'amour d'amitié dans le mariage, on comprend tout de suite que c'est cet amour qui est source, et que donc il dépasse tout ; il est source de la fécondité et la fécondité est relative à lui. Mais s'il est source, il a une grandeur unique : il est premier et, par le fait même, c'est lui qui mesure la fécondité et non pas l'inverse. Il a en lui-même quelque chose d'absolu, même pour celui qui ne croit pas en Dieu. C'est peut-être le seul absolu que l'homme qui ne croit pas en Dieu puisse atteindre et toucher ; et c'est souvent là qu'on peut montrer qu'il y a un appel vers quelque chose de plus grand. Mais cet absolu que l'homme et la femme peuvent expérimenter est le seul absolu de la vie pour ceux qui ne croient pas en Dieu, pour ceux qui ne cherchent pas à découvrir l'existence de Dieu — puisque la découverte de l'existence de Dieu (et le lien qui, si nous avons découvert Dieu, nous lie à lui) est un absolu encore plus fort. Ce sont les deux grands absolus de notre vie humaine, l'absolu de l'intelligence et l'absolu du cœur.

On peut faire comprendre à un homme, à une femme qui s'aiment vraiment, qu'il faut sauvegarder cet amour. Il ne savent pas les conséquences qu'il peut y avoir, et ces conséquences sont beaucoup plus profondes qu'on ne le pense. Il faut toujours se rappeler que Dieu a voulu pour l'homme et la femme une dignité, une grandeur — puisque l'homme est créé à l'image de Dieu — et que cette dignité et cette grandeur réclament de l'homme à la fois un *regard contemplatif* sur l'amour qui touche ce qu'il y a de plus secret en nous, de plus profond, et un *dépassement*. Pour nous, chrétiens, ce dépassement est d'aller vers Dieu, d'aller vers le Christ. Pour celui qui ne croit pas, ce dépassement dans l'amour est pour l'autre. C'est ce dépassement dans l'amour pour l'autre qui fait qu'on doit avoir ce respect mutuel : ne pas abîmer quelque chose qui est si profond et si grand.

Tous ces arguments sont très grands. Mais évidemment, dans un monde comme le nôtre où il y a un tel primat de l'efficacité (qui risque toujours de l'emporter), on est séduit par l'efficacité immédiate qu'on peut toucher et qu'on peut posséder d'une certaine manière. C'est peut-être là la tentation la plus forte de notre monde d'aujourd'hui, et pour vaincre cette tentation il faut avoir un sens de plus en plus profond de ce qu'est l'amour spirituel, l'amour d'amitié, l'amour conjugal ; et comprendre que c'est dans cet amour qu'on peut découvrir de la manière la plus intime, la plus personnelle, que cet amour provient de Quelqu'un de plus grand que nous — puisque cet amour nous dépasse et que nous découvrons qu'il est pour nous comme le reflet de la présence de Dieu et de sa sagesse.